

Feuille d'Avis

dimanche

CHARLY MENGE

Un artiste-peintre qui déborde le cadre du Valais

Que n'a-t-on pas déjà écrit sur ce peintre fort jeune encore et sur sa peinture qui prend place parmi les œuvres que l'on remarque aujourd'hui ?

En feuilletant son livre d'or, on trouve, sous la signature de plusieurs critiques d'art, des commentaires élogieux et même dithyrambiques à côté d'analyses qui ne cèdent pas aux illusions des thuriféraires dont l'enthousiasme seule justifie un accès de tendresse à défaut d'un acte de franchise.

Or, Charly Menge n'est pas dupe.

Toutes ces félicitations, ces compliments, ces enchantements, ces extases qui émaillent les pages de son album, ajoutés aux coupures de journaux récoltés depuis 1945, lors de sa première exposition faite à Lausanne, ne l'ont pas transformé en cosmoteur de la peinture.

Il a les pieds sur la terre et la tête bien vissée sur ses épaules. Ce qui ne l'empêche pas, toutefois, d'apprécier les gentilles, d'être sensible aux propos les plus amicaux et aux émotions que font naître certains épanchements spontanés sans doute, mais fatalement tressés en forme de guirlande.

Menge n'est pas insensible à la critique lorsque celle-ci émane d'une autorité en la matière; et quand elle est dépourvue d'enchevêtrements qui l'obscurcissent, il en tire les leçons qui s'en dégagent.

Travailleur infatigable, esprit cartésien, tempérament original, individualiste impénitent, Menge n'est pas l'homme d'une coterie, encore moins des compromis et des concessions auxquels se laissent aller les artistes qui ne cherchent qu'à plaire, à séduire ou à heurter violemment.

Quand Fromentin parle du «pindarisme» de Rubens, on peut songer aussi à Menge chez qui on trouve également le même enthousiasme des idées générales, les mêmes rebondissements d'un somptueux lyrisme en état de triomphe permanent jumelé à une poésie jamais évanescence.

Maurice Zermatten a bien raison d'écrire que Menge possède une imagination curieuse, créatrice de fables et de légendes,

qui l'apparente à certains peintres du Nord; qu'il aime aussi à enclorre sa vision dans de petits tableaux très significatifs comme en peignaient les Flamands. Parenté de tempérament, c'est ce que l'on constate mais non influences immédiates.

Optimistes, les Flamands s'appliquaient à vivifier la peinture et à la féconder.

Charly Menge, en compagnie duquel je me trouve dans cette maison du coteau de Gravelone transformée avec goût, aménagée avec soin, qui abrite son logement et son vaste atelier, me parlant de sa vie, de son art, ne craint pas d'avouer son admiration pour les grands de la peinture et l'émotion qu'il ressentit en faisant la découverte de Brueghel le cadet.

Chez Menge, la naïveté que l'on croit trouver dans certaines de ses œuvres n'a rien de commun avec celle du douanier Rousseau. Voyons plutôt cette féerie que l'on perçoit en regardant par le petit trou de la lognette chez Brueghel de Velours. Là, l'apparement trouve son identification et sa justification. Il y a une correspondance d'optique que ne renie aucunement Charly Menge, mais d'optique seulement, car Menge n'est pas la doublure d'un autre peintre.

— Menge, dites-moi comment vous êtes venu à la peinture.

— Tout enfant, j'avais quelques dispositions pour le dessin. Je collectionnais des reproductions de peintures, notamment des estampes japonaises que j'avais dénichées je ne sais plus où.

— Vous êtes né en Valais, bien que n'étant pas d'origine valaisanne.

— Oui, le 16 avril 1920, à Granges. Mes parents, avant de s'établir à Sion, étaient domiciliés à Sierre où je vécus jusqu'à l'âge de cinq ans. J'ai fait toutes mes écoles à Sion où je fis partie de la Schola et du mouvement scout.

— Vous dessinez en toute occasion... partout.

— C'est vrai. Lorsque nous avions congé, je me retirais hors de ville pour dessiner au crayon ou à la plume. En classe, j'échangeais mes dessins contre des problè-

mes. Un peu plus tard, j'envisageais de devenir dessinateur de mode. Conduit à Genève par mon père, j'entrais aux Beaux-Arts pour apprendre le dessin industriel. Cela me permit de suivre les cours de peinture, de lithographie, de gravure sur bois et d'architecture. Vint le moment de choisir ma voie. Conseillé par M. Haberjahn, directeur des Arts Industriels et par M. Adrien Baud-Bovy, directeur général, je fis mes premières aquarelles et gouaches pendant les vacances. Encouragé, j'allais ensuite à Zurich. Mais pour vivre, il me fallut travailler et la peinture devint un accessoire.

Maquettiste la journée, je reprenais mes pinceaux le soir pour peindre en toute liberté. Ayant achevé une série de toiles, je me lançais dans l'aventure artistique pure. Un coup de tête. Ce fut Sion tout d'abord où je présentais mes premières œuvres, au Casino. La critique ne fut pas trop sévère. Elle fut même nettement positive, et le débutant que j'étais s'en réjouissait. Ayant vendu quelques tableaux, je pouvais songer à vivre de mon art. Ce que je fis. Je réussis à économiser un peu d'argent. Je l'utilisais pour réaliser un vieux rêve: voyager. Voir à travers l'Europe les maîtres de la peinture. Ce fut l'Italie, la France, la Belgique et la Hollande. Allant d'un musée à l'autre, j'admirais les plus belles œuvres de tous les siècles.

— Vous rattachez-vous à une école ?

— Non. Les voyages ont été favorables à la formation de ma personnalité qui s'est fortifiée. Mais je me sens très indépendant bien que j'admire surtout les impressionnistes dont je suis. J'ai une faible pour Brueghel, vous le savez, mais j'aime beaucoup Poussin, le premier qui ait relié l'homme et la nature.

— Quels sont vos projets ?

— J'aimerais faire de grandes décorations. Je songe à réaliser une œuvre dans laquelle j'exprimerai toute la vie et l'âme d'un village valaisan authentique. Je déplore la disparition des traditions. Elles se perdent et c'est regrettable. Je suis un solitaire qui apprécie la montagne, les légendes de nos vallées et la vie primitive du paysan. Je me sens très proche de la nature. La terre, c'est une chose éternelle, et malheur aux artistes qui s'en éloignent. La poésie, le rêve, la sensibilité, l'imagination, doivent habiter le peintre sans l'empêcher de dominer, de conserver sa lucidité. Le rythme, le mouvement, seront tenus en bride pour qu'ils restent équilibrés. La peinture moderne enlève la chair et ne laisse que l'ossature. Elle devient une science trop poussée, cérébrale. En un mot, la peinture se déshumanise. Nous devons poursuivre l'œuvre des anciens et ne pas la rejeter, mais nous devons nous en servir. Aujourd'hui, nous

